

VOYAGES EN CRIMÉE ET EN ROUMANIE
VISITE DU PRÉSIDENT POINCARÉ
DÉCLARATION DE GUERRE DE L'ALLEMAGNE

(avril-Juillet 1914)

Au printemps 1914, comme les années précédentes, la famille impériale partit pour la Crimée. Nous arrivâmes à Livadia le 13 avril, par une journée radieuse. Nous étions comme éblouis par le soleil qui inondait à flots les grandes falaises tombant à pic dans la mer, les petits villages tatares à demi terrés dans les flancs dénudés de la montagne, et les mosquées toutes blanches qui se détachaient avec un éclat intense sur les vieux cyprès des cimetières. Le contraste avec ce que nous venions de quitter était si violent que ce paysage, quoique familier, nous apparaissait dans sa merveilleuse beauté et dans ce chatolement de lumière, comme quelque chose d'irréel et de féerique.

Ces séjours de printemps en Crimée étaient une détente exquise après les interminables hivers pétersbourgeois et nous nous en réjouissions des mois à l'avance.

Sous prétexte d'installation, on se donna vacances les premiers jours et l'on en profita pour jouir pleinement de cette nature splendide. Puis les leçons reprurent régulièrement. Mon collègue, M. Péetrof, nous accompagnait comme les autres fois.

La santé d'Alexis Nicolaïévitch s'était beaucoup améliorée pendant les derniers mois, il avait grandi et pris un air de santé qui faisait la joie de tous.

Le 8 mai, l'empereur, voulant procurer un plaisir à son fils, décida que l'on profiterait d'une journée qui s'annonçait particulièrement radieuse pour monter jusqu'à «Pierre rouge». Nos partîmes en automobile, l'empereur, le grand-duc héritier, un officier du *Standard* et moi. Le maître d'équipage Dérévenko et le cosaque de service de l'empereur avaient pris place dans la voiture qui nous suivait. Nous nous élevâmes peu à peu sur les pentes des monts Jaïla, à travers de belles forêts de pins dont les troncs énormes aux écailles grisâtres sur fond cuivré, montaient droits et superbes jusqu'au dôme de verdure qui les recouvrait. Nous atteignîmes assez rapidement le but de notre course : un gros rocher surplombant la vallée et, qu'à sa couleur, on eût dit avoir été rouillé au cours des années.

La journée était si belle que l'empereur se décida à prolonger la promenade. Nous passâmes sur le versant nord des monts Jaïla. Il s'y trouvait encore de grands champs de neige, et Alexis Nicolaïévitch prit un plaisir très vif à y faire des glissades. Il courait autour de nous, jouant et roulant dans la neige et se levant pour retomber quelque instants plus tard. Jamais encore, semblait-il, l'exubérance de sa nature et sa joie de vivre ne s'étaient manifestées avec tant d'ardeur. L'empereur suivait avec un bonheur manifeste les gambades d'Alexis Nicolaïévitch. On le sentait profondément heureux de constater que son fils avait recouvré la santé et les forces dont il avait été privé pendant si longtemps. Cependant la crainte de l'accident ne le quittait pas et, de temps en temps, il intervenait pour modérer la vivacité de l'enfant. L'infirmité du grand-duc héritier était pour lui, quoiqu'il n'en parlât jamais, une cause de grande souffrance et une préoccupation incessante.

La journée tirait à sa fin et nous prîmes à regret le chemin du retour. L'empereur fut très gai pendant tout le trajet; on avait l'impression que cette journée de liberté consacrée à son fils avait été une très grande jouissance pour lui. Il avait échappé pour un jour aux soucis de son métier de souverain, aux prévenances exquisement polies de son entourage. Grâce à l'imprévu de cette petite fugue, il était même parvenu à déjouer la surveillance de la police du palais, qu'il devinait toujours autour de lui, – bien qu'elle s'exerçât de façon fort discrète – et qu'il abhorrait. Une fois au moins, il lui avait été donné de vivre comme un simple mortel; il paraissait détendu et reposé.

L'empereur, en temps ordinaire, voyait assez peu ses enfants; ses occupations et les exigences de la vie de cour l'empêchaient de leur donner tout le temps qu'il aurait désiré leur vouer. Il s'était entièrement remis à l'impératrice du soin de leur instruction et, dans les rares moments d'intimité qu'il passait avec eux, il aimait à jouir de leur présence sans arrière-pensée, en toute liberté d'esprit. Il s'efforçait alors d'écarter le souci de la responsabilité immense qui pesait sur lui; il cherchait à oublier qu'il était empereur, pour n'être plus qu'un père.

Aucun incident important ne vint marquer notre vie monotone pendant les semaines qui suivirent.

CHAPITRE 8

Vers la fin du mois de mai, le bruit des prochaines fiançailles de la grande-duchesse Olga Nicolaïévna avec le prince Carol de Roumanie,¹ le répandit à la cour. Elle avait alors dix-huit ans et demi. Les parents, de part et d'autre, semblaient favorables à ce projet que les conjonctures politiques du moment rendaient très désirable. Je savais également que le ministre des affaires étrangères, M. Sazonof, mettait tout en œuvre pour qu'il aboutît, et que les derniers arrangements devaient être pris lors d'une visite que la famille impériale russe allait faire sous peu en Roumanie.

Au début de juin, un jour que je me trouvais seul avec Olga Nicolaïdevna, elle me dit tout à coup avec la franchise empreinte de tant de confiance et de simplicité dont elle était coutumière et qu'autorisaient des rapports remontant à l'époque où elle n'était encore qu'une petite fille :

– Dites-moi la vérité, Monsieur, vous savez pourquoi nous allons en Roumanie ?

Embarrassé, je répondis :

– Je crois que c'est une visite de politesse que l'empereur va faire au roi de Roumanie, pour lui rendre celle qu'il lui a faite autrefois.

– Oui, c'est peut-être le prétexte officiel, mais la raison véritable... Oh ! je sais bien que vous n'êtes pas censé la savoir, mais je suis sûre que tout le monde en parle autour de moi et que vous la connaissez...

Et comme je faisais un signe de tête affirmatif, elle ajouta :

– Eh bien ! si je ne veux pas, ce ne sera pas. Papa m'a promis de ne pas me forcer... et moi, je ne veux pas quitter la Russie.

– Mais vous pourrez y revenir aussi souvent que vous voudrez.

– Je serais malgré tout une étrangère pour mon pays; je suis russe et veux rester russe !

Le 13 juin nous nous embarquâmes à Yalta sur le yacht impérial *Standard*, et le lendemain matin nous arrivions à Constantza, le grand port roumain de la mer Noire où devaient avoir lieu les solennités. Sur le quai de débarquement, une compagnie d'infanterie avec drapeau et musique rendait les honneurs militaires, tandis qu'une batterie d'artillerie placée sur le plateau qui domine le port faisait entendre le salut réglementaire. Tous les bâtiments en rade étaient sous grand pavois.

Leurs Majestés furent reçues par le vieux roi Carol, la reine Élisabeth (Carmen Sylva) et les princes et princesses de la famille royale. Après les présentations d'usage, on se rendit à la cathédrale; un *Te Deum* y fut célébré par l'évêque du Bas-Danube. À une heure, tandis que les personnes de la suite étaient les hôtes du président du Conseil des ministres, un déjeuner intime réunissait les membres des deux familles. Il fut servi dans le pavillon que Carmen Sylva avait fait construire à l'extrémité de la jetée. C'était là une de ses résidences préférées et elle y faisait chaque année de longs séjours. Elle aimait à passer des heures entières à «écouter la mer» sur cette terrasse qui semblait comme suspendue entre le ciel et les flots, et où seuls les grands oiseaux de mer venaient troubler sa solitude.

L'après-midi, Leurs Majestés offrirent un thé à bord du *Standard*, et assistèrent ensuite à une grande revue militaire.

Le soir à huit heures, tout le monde se réunit de nouveau pour le dîner de gala qui fut servi dans une jolie salle construite à cette occasion. L'aspect en était charmant; les murs et le plafond de stuc blanc, parsemés de petites lampes électriques disposées avec goût, les plantes vertes et les fleurs, harmonieusement groupées, tout cela formait un ensemble de couleurs et de lignes fort agréable à l'œil.

L'empereur, ayant à ses côtés la reine Élisabeth et la princesse Marie,² occupait le centre d'une longue table à laquelle avaient pris place quatre-vingt-quatre convives. L'impératrice, en face lui, se trouvait entre le roi Carol et le prince Ferdinand.³ Olga Nicolaïévna, assise à côté du prince Carol, répondait avec sa bonne grâce habituelle à ses questions. Quant aux trois autres grandes-duchesses, qui arrivaient difficilement à cacher l'ennui qu'elles éprouvaient toujours en pareille circonstance, elles se penchaient à tout moment de mon côté et d'un coup d'œil amusé me désignaient leur sœur. Vers la fin du repas qui se déroulait avec le cérémonial habituel, le roi se leva pour souhaiter la bienvenue à

¹ Actuellement prince royal de Roumanie.

² Aujourd'hui reine de Roumanie.

³ Le roi actuel de Roumanie.

CHAPITRE 8

l'empereur. Il s'exprima en français, mais avec un fort accent allemand. L'empereur lui répondit en français également; il parlait d'une façon agréable, d'une voix bien timbrée et harmonieuse. Le dîner terminé, nous passâmes dans une autre salle où Leurs Majestés tinrent leur cercle, et ceux qui n'étaient pas appelés auprès d'elles ne tardèrent pas à se grouper selon les affinités des sympathies ou le hasard des rencontres. Mais la soirée fut écourtée, car le *Standard* devait quitter Constantza le jour même. Une heure plus tard le yacht prenait la mer et se dirigeait sur Odessa. Le lendemain j'appris que le projet de mariage était abandonné ou tout au moins ajourné *sine die*; Olga Nicolaiévna avait eu gain de cause.⁴

Le 15 juin, au matin, nous arrivions à Odessa. L'empereur passa en revue les troupes de la garnison qui lui furent présentées par le général Ivanof, commandant de la circonscription militaire.

Le lendemain nous nous arrê tâmes pendant quelques heures à Kichinef, en Bessarabie, afin d'assister à l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire d'Alexandre Ier, et le 18 nous rentrions à Tsarskoïé-Sélo. L'empereur y reçut deux jours plus tard la visite du roi de Saxe qui venait le remercier de l'avoir nommé chef honoraire d'un régiments de sa garde. Il y eut à cette occasion, une parade devant le Grand Palais de Tsarskoïé-Sélo; ce fut la seule manifestation extérieure qui marqua le court séjour de ce monarque. Le 23 juin, il prenait congé de la famille impériale.⁵

Peu après, nous partions à notre tour pour Péterhof où nous nous embarquâmes le 14 juillet pour une courte croisière dans les fiords de la Finlande. L'*Alexandria*⁶ nous conduisit de Péterhof à Cronstadt où nous attendait le *Standard*. Au moment de monter à bord, le tsarévitch prit mal son élan et vint frapper de la cheville le bas de l'escalier qui menait à la coupée. Je crus tout d'abord que cet accident n'aurait pas de suite fâcheuse. Mais vers le soir l'enfant commença à souffrir et les douleurs augmentèrent rapidement : tout faisait prévoir une crise sérieuse.

Je me réveillai le lendemain en plein fiord finlandais. Le site était exquis : une mer couleur d'émeraude, nuancée de jolis reflets clairs à la courbure des vagues, et toute parsemée d'îlots de granit rouge surmontés de pins dont les troncs flambaient au soleil. Puis, au second plan, le littoral avec ses longues bandes de sable jaune et ses forêts d'un vert sombre qui s'en allaient très loin se perdre dans le ciel.

Je descendis chez Alexis Nicolaiévitch; la nuit avait été très mauvaise; l'impératrice et le Dr Botkine étaient auprès de lui, impuissants à calmer ses tortures.⁷

La journée s'écoula morne et lente. Depuis la veille j'avais remarqué parmi les personnes de la suite une agitation insolite. Je m'informai auprès du colonel D... et j'appris que Raspoutine avait été victime d'un attentat qui mettait sa vie en danger. Il était parti quinze jours auparavant pour la Sibérie et, en arrivant à Pokrovskoïé, son village natal, il avait été frappé par une jeune femme d'un coup de couteau au ventre; la blessure pouvait être mortelle. L'émoi était grand à bord, ce n'étaient que chuchotements et conciliabules mystérieux qui cessaient subitement à l'approche de toute personne que l'on soupçonnait d'appartenir au clan de Raspoutine. Le sentiment qui primait tous les autres était l'espoir de se voir enfin délivré de cet être malfaisant, mais on n'osait encore se laisser aller sans réserve à

⁴ Qui aurait pu prévoir alors que par ce mariage elle aurait échappé au sort effroyable qui l'attendait.

⁵ Quelques semaines plus tard, le roi de Saxe fut le seul des princes confédérés, avec le grand-duc de Hesse, frère de l'impératrice Alexandra Féodorovna, à tenter d'éviter une rupture avec la Russie. Il lui répugnait de s'associer à un acte de violence envers un pays dont il venait d'être l'hôte. Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs, après la déclaration de guerre, de tenir les discours les plus belliqueux.

⁶ Petit yacht à roues. Le tirant d'eau du *Standard* ne lui permettait pas de venir nous prendre à Péterhof.

⁷ Ces hémorragies sous-cutanées sont particulièrement douloureuses quand elles se produisent dans une articulation.

CHAPITRE 8

la joie : ce damné *moujik* semblait avoir l'âme chevillée au corps et l'on pouvait craindre qu'il n'en réchappât.⁸

Le 19 nous rentrâmes à Péterhof où était attendu le président de la République française; notre croisière n'était qu'interrompue et nous devions la reprendre sitôt après son départ. Alexis Nicolaïévitch, qui allait mieux depuis deux jours, était encore incapable de marcher et il fallut le porter au sortir du yacht.

Le lendemain après-midi le président de la République arrivait sur le cuirassé *La France* en rade de Cronstadt où l'empereur était venu l'attendre. Ils rentrèrent ensemble à Péterhof et M. Poincaré fut conduit dans les appartements qui avaient été préparés à son intention au Grand Palais. Le soir un dîner de gala fut donné en son honneur, l'impératrice et les dames de sa suite y assistèrent.

Le président de la République fut pendant quatre jours l'hôte de Nicolas II et de nombreuses solennités marquèrent son court séjour. L'impression qu'il fit sur l'empereur fut excellente et j'eus personnellement l'occasion de m'en convaincre dans les circonstances suivantes.

M. Poincaré avait été invité à prendre part au déjeuner de la famille impériale, dont il était le seul convive. On le reçut sans le moindre apparat au petit cottage d'Alexandria, dans le cadre intime de la vie de tous les jours.

Le repas terminé, Alexis Nicolaïévitch vint me chercher et m'exhiba, non sans une certaine fierté, le grand cordon de la Légion d'honneur qu'il venait de recevoir des mains du président de la République. Nous sortîmes ensuite dans le parc où l'empereur ne tarda pas à nous rejoindre :

– Savez-vous que je viens de parler de vous à M. Poincaré ? me dit-il avec sa bonne grâce accoutumée. Il s'est entretenu un moment avec Alexis et m'a demandé qui lui donnait ses leçons de français. C'est un homme tout à fait remarquable, d'une haute intelligence et, ce qui ne nuit jamais, un causeur brillant. Mais ce que j'apprécie le plus, c'est qu'il n'a rien du diplomate.⁹ On ne remarque chez lui aucune réticence; c'est net et franc, et l'on se sent d'emblée gagné de confiance. Ah ! si l'on parvenait à se passer de la diplomatie, ce jour-là l'humanité aurait réalisé un progrès immense !

Le 23 juillet, après un dîner d'adieu offert à Leurs Majestés sur *La France*, le président quittait Cronstadt à destination de Stockholm.

Le lendemain nous apprenions avec stupeur que l'Autriche avait remis la veille au soir un ultimatum à la Serbie.¹⁰ Je rencontrai l'après-midi l'empereur dans le parc, il était préoccupé, mais ne semblait pas inquiet.

Le 25, un Conseil extraordinaire est réuni à Krasnoïé-Sélo sous la présidence de l'empereur. On décide d'observer une politique de conciliation, digne et ferme toutefois. Les journaux commentent avec passion la démarche de l'Autriche.

Les jours suivants le ton de la presse devient de plus en plus violent. On accuse l'Autriche de vouloir écraser la Serbie. La Russie ne peut laisser anéantir la petite nation slave. Elle ne peut tolérer la suprématie austro-allemande dans les Balkans. L'honneur national est en jeu.

Cependant, tandis que les esprits s'échauffent, et que la diplomatie met en branle tous les rouages de ses chancelleries, des télégrammes angoissés partent du cottage d'Alexandria pour la lointaine Sibérie où Raspoutine se remet lentement de sa blessure à l'hôpital de

⁸ Raspoutine fut conduit à l'hôpital de Tioumen et opéré par un spécialiste envoyé de Saint-Pétersbourg. L'intervention chirurgicale réussit admirablement et huit jours plus tard le malade était hors de danger. Sa guérison fut considérée comme un miracle : ni le fer, ni le poison ne pouvaient avoir raison de celui que Dieu protégeait visiblement !

⁹ L'empereur disait que la diplomatie a le secret de faire paraître noir ce qui est blanc. Il me cita un jour à ce propos cette définition que Bismarck a donnée de l'ambassadeur : «Un homme envoyé dans un pays étranger pour y mentir au profit du sien», et il ajouta : «Ils ne sont pas tous de son école, Dieu merci; mais les diplomates ont le talent de compliquer les questions les plus simples.»

¹⁰ L'Autriche retarda la remise de l'ultimatum jusqu'au moment où il fut matériellement impossible que la nouvelle en parvînt à Saint-Pétersbourg avant le départ de Poincaré.

CHAPITRE 8

Tioumen.¹¹ Ils ont tous à peu près la même teneur : «Nous sommes effrayés par la perspective de la guerre. Crois-tu qu'elle soit possible ? Prie pour nous. Soutiens-nous de tes conseils.» Et Raspoutine de répondre qu'il faut éviter la guerre à tout prix si l'on ne veut pas attirer les pires calamités sur la dynastie et sur le pays tout entier. Ces conseils répondaient bien au vœu intime de l'empereur dont les intentions pacifiques ne sauraient être mises en doute. Il faut l'avoir vu pendant cette terrible semaine de la fin de juillet pour comprendre par quelles angoisses et quelles tortures morales il a passé. Mais le moment était venu où l'ambition et la perfidie germaniques devaient avoir raison de ses dernières hésitations et allaient tout entraîner dans la tourmente.

Malgré toutes les offres de médiation, et bien que le gouvernement russe eût proposé de liquider l'incident par un entretien direct entre Saint-Pétersbourg et Vienne, nous apprenions le 29 juillet que la mobilisation générale avait été ordonnée en Autriche. Le lendemain c'était la nouvelle du bombardement de Belgrade et le surlendemain la Russie répondait par la mobilisation de toute son armée. Le soir de ce même jour, le comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, venait déclarer à Sazonof que son gouvernement donnait un délai de douze heures à la Russie pour arrêter la mobilisation, faute de quoi l'Allemagne mobiliserait à son tour.¹²

Le délai accordé par l'ultimatum à la Russie expirait le samedi, 1^{er} août, à midi. Le comte de Pourtalès ne parut cependant que le soir au ministère des affaires étrangères. Introduit chez Sazonof, il lui remit solennellement la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Il était 7 heures 10; l'acte irréparable venait de s'accomplir.

¹¹ En hiver 1918-19, alors que je me trouvais à Tioumen, j'ai eu sous les yeux la copie de ces télégrammes, dont il m'a été plus tard impossible de me procurer de nouveau le texte.

¹² Le grand État-major allemand savait fort bien que l'interruption de la mobilisation russe, vu son extrême complexité (immensité du pays, petit nombre de lignes de chemins de fer, etc.), provoquerait une telle désorganisation des services qu'il faudrait trois semaines pour pouvoir recommencer le mouvement. Trois semaines d'avance pour l'Allemagne, c'était la victoire assurée.